

Claude Vigée est un esprit tout à fait indépendant, quelqu'un qui ne se laisse pas embrigader ni dans une religion, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ni dans une philosophie, ni dans une structure politique ou sociale, mais il puise son inspiration et sa ligne de vie en lui-même. Il n'a besoin de personne pour se définir une ligne de conduite. Toutefois, si nous voulons le rendre plus proche, nous pouvons évoquer quelques anecdotes tout à fait symboliques qui me paraissent significatives de son « être là », de sa personnalité.

Un jour à la Bibliothèque Nationale de France – François Mitterrand, fraîchement déménagée depuis le site de la rue de Richelieu, Claude a accédé à la dignité de grand-croix de la Légion d'Honneur, et il nous avait invités à Paris pour la réception chez Jean-Pierre Rémi, *alias* Pierre Angremy, directeur de la B.N.F. et ex mentor de la Villa Médicis à Rome. Au moment de la réception, les gens de la haute bourgeoisie parisienne s'étaient fendus de discours lénifiants et de paroles pontifiantes, convenues et banales, et lorsque Claude Vigée, lui, s'est mis à prendre la parole, puisqu'on le lui avait demandé, l'esprit a soufflé tout d'un coup. Tout le monde a été soulevé et émerveillé par la distance qu'il y avait entre ces paroles convenues de ces personnalités et la simplicité et, en même temps, la profonde pensée philosophique qui émanait de ce discours tout à fait improvisé. Et ce fut souvent le cas : à chaque fois que Vigée prenait la parole, on se sentait plus élevé, plus inspiré, comment dire ... plus intelligent, en quelque sorte. Après tous ces discours, il y a eu un buffet, qui se résumait en quelques cacahuètes, deux ou trois sticks et quelques cannettes de bière. Tout d'un coup, la maîtresse de cérémonie de cette luxueuse nouvelle Bibliothèque de France est accourue pour présenter ses excuses en disant qu'ils s'étaient trompés de buffet parce que se tenait en même temps la cérémonie du départ à la retraite d'un des concierges du lieu et les petits fours et le champagne qui revenaient à Claude Vigée se sont retrouvés chez ce concierge et, nous autres, nous avons eu les sticks et les bretzels. C'est alors que Claude Vigée a dit « *ich gönns'm* », « ça me fait sincèrement plaisir pour lui ». Cette empathie, cette estime des gens simples, ça, c'est Claude Vigée.

Claude Vigée, en même temps, éprouve une profonde mélancolie et une grande anxiété par rapport à la vie tout en se distinguant par un élan vital tellement au-dessus des contingences matérielles. Et cela transparait dans les titres de ses ouvrages, partagés entre négatif et positif, comme *Révolte et louanges*, *L'extase et l'errance*, *Le parfum de la cendre*, ou *La maison des vivants*, ou, pour les juifs, le cimetière. Il ya d'autres titres comme *Danser vers l'abîme* ou *Le soleil sous la mer*, *Les portes éclairées de la nuit*. Tout ça, ce sont des titres qui montrent qu'il a toujours cette préoccupation *s'läwe esch schrecklich* à *manischmool gébt's e liecht* en *dümgel* (la vie est une succession de drames et, de temps en temps, il y a un répit lumineux). Il a vécu ça, lui, dans

- 127 -

sa chair, puisqu'il a émigré aux États-Unis, et il a survécu alors que quarante-quatre personnes de sa famille sont parties en fumée dans les fours crématoires. Son nom, Vigée, vient de ce que, *malgré tout* « drodsdem », il a pu dès tout petit, connaître des moments de grâce extraordinaires, et puis, il a un humour formidable. Alors que nous nous promenions, un jour, dans la Petite France, à Strasbourg, il m'a raconté : « Ah , *wie i jùng bén gsén*, quand j'étais jeune, je passais là et puis j'ai entendu, (les fenêtres étaient ouvertes en été), une prostituée qui disait à son client : « *lodel noch e béssel Guscht, besch jo bezàhlt : remue-secone-encore un peu Auguste pour ce prix, puisque tu as payé !* ». Ce sont des moments que l'on ne peut pas, en principe, mettre au crédit de Claude Vigée, un poète. Toutefois, il ne néglige pas le côté trivial de la vie.

À l'opposé, alors que nous nous promenions dans le Ried, devant une flaque d'eau il m'a dit : « Eh bien, tu vois, ce qu'il y a *sous* la flaque d'eau, je le sais parfaitement. » Dans son imagination de poète, il savait très bien ce qu'il y a en dessous des flaques d'eau qui reflètent le ciel. Un jour, il m'a raconté qu'il était non loin du *grosse beri*, près du lavoir, là-bas et, en rentrant du collège, il vit deux chiens en train de forniquer. Alors il a demandé à son copain : « Qu'est-ce qu'ils font là ? », — il était gamin encore —, « qu'est-ce qu'ils font là, les chiens ? » Son copain lui dit *sie bocke*. (Ils baisent.) Il est rentré à la maison et a demandé à sa maman : « Maman, qu'est-ce que ça veut dire *bocke* ? » et, bien sûr, il a attrapé une claque en pleine figure ; ce n'était pas des mots qu'il fallait employer à l'époque, mais ce sont des mots qui aussi font partie de l'univers de Claude Vigée.

J'ai passé quelques jours chez lui, et on dînait le soir, dans son entrée. Il a une table dans l'entrée de son appartement, sur laquelle on prenait les repas. Donc ce n'est pas une pièce d'apparat, pour lui. Pour déjeuner, il a une boîte en bois, une espèce de caissette avec tous les couverts, les cuillères, les fourchettes et tout ce qu'il faut pour manger et : *nèm d'r nàs de brüch* en *dère gschér késcht*. « Prends ce qu'il te faut dans cette boîte à outils. » Claude Vigée n'a pas de goûts de luxe ; ce sont ses livres qui sont « ses beaux soucis », comme le dit Mallarmé.

Claude Vigée est au bord de sa centième année, puisqu'il est né le 3 janvier 1921, et je l'ai au téléphone régulièrement puisque c'est le seul moyen qu'il a encore pour communiquer. Il est allongé sur son fauteuil, et il ne voit quasiment plus et n'entend plus bien « *daub wie e holschüen* » (sourd comme un sabot), juste au téléphone quand il a l'écouteur très proche de l'oreille, c'est son « *nigoun* » dit-il (sa berceuse) et il me raconte souvent qu'il voudrait encore vivre un petit peu, mais que bientôt il sera à Bischwiller, au cimetière de Bischwiller, où son endroit est déjà préparé à côté de son épouse et de son fils, qui est mort déjà. Alors j'espère que les gens auront à cœur de lire ses ouvrages qui sont d'une hauteur et d'une profondeur, une hauteur et une profondeur en même temps, extraordinaires. Enfin si les gens savaient, si j'arrivais à communiquer le bien que m'a fait la lecture de Claude Vigée, ils se précipiteraient dans cette lecture et dans cette connaissance de l'œuvre.

Bischwiller, le 29 novembre 2019.